

lorsqu'il se rappela la promesse qu'il avait faite à Julie en partant.

Il reparut donc, mais cette fois, il dirigea ses pas vers la rue St. Laurent.

Il examina de nouveau tous les lieux qu'il avait déjà visités, mais il ne trouvait aucun indice de Pierre.

Tout à coup, il poussa un cri joyeux.

Il venait de trouver le par-dessus de son ami, qu'il reconnut parfaitement à la couleur gris pâle qui le distinguait des autres.

Du moins, il ne croyait pas se tromper, et il avait raison.

Mais ce qu'il ne pouvait pas s'expliquer, c'est qu'il ne l'avait pas vu d'abord.

Cette question était de peu d'importance pour lui, et, comme il ne croyait pas, comme Christine, que Pierre pût être écrasé, ou enlevé vivant, il crut décidément qu'il avait pris quelqu'autre route, et qu'après s'être rendu chez M. Darcy, il s'était retiré aussitôt, vu l'état dans lequel se trouvait Christine.

Il s'ensuit donc, que pendant qu'il faisait toutes ces suggestions, Ernest pensait que Pierre retournait chez lui.

Toutefois, il voulut tenir sa promesse jusqu'au bout, et pour la troisième fois, dans la même nuit, il se présenta chez M. Darcy.

Une surprise l'y attendait.

A peine entré dans le salon, il vit Pierre assis à côté de Christine, qui était près de Julie, et tous trois en train de se raconter leurs mutuelles aventures.

La première, Christine, aperçut Ernest.

—Monsieur Lesieur, dit-elle, nous vous remercions de votre zèle, mais cette fois vos nouvelles arrivent trop tard.

—En effet, mademoiselle, je m'aperçois que j'ai été devancé par notre mort qui est parfaitement ressuscité.

—Mais, que s'est-il donc passé ! demande en ce moment Pierre, qui n'y comprend absolument rien.

En deux mots, Ernest le mit au courant de la situation, lui raconta les craintes inspirées par son absence, et tout son odyssée dans les rues de Montréal pour le retrouver, odyssée que le lecteur connaît déjà.

—Et qu'avez-vous fait après que je vous ai eu quitté ? demanda Pierre à Christine.

—Dites-nous d'abord comment il se fait que vous nous ayez quitté si promptement.

—On a tout simplement essayé à m'enlever vivant, dit Pierre en souriant; rien moins que cela.

—Maintenant à mon tour, fit Christine. Quand j'ai vu que vous n'étiez plus avec moi, j'ai voulu attendre un instant, mais mon père a dit alors qu'il n'était pas prudent de demeurer dans ce lieu plus longtemps, et nous l'avons suivi.

—Et vous avez bien fait, dit Pierre.

—Il n'y avait rien autre chose à faire, dit Ernest; d'ailleurs un homme se tire toujours d'un mauvais pas, n'est-ce pas, Pierre ?

—Pardieu, fit ce dernier.

—Eh bien, moi, répliqua Christine, je ne suis pas tout à fait de cet avis là, et j'ai raison. La preuve, c'est que vous-même, M. Lesieur, vous paraissiez très-inquiet.

—C'est que... Commença Ernest.

—Je vous en prie, M. Lesieur, dit Christine, j'ai beaucoup admiré votre dévouement; mais, vous, Pierre, dites-nous donc ce qui vous est arrivé ?

—Lorsque je me fus dégagé de l'étreinte de l'homme qui m'avait saisi, on a voulu m'enlever, dit Pierre en riant, je vous cherchai, essayant à lutter contre la foule, mais c'était une chose impossible que de pénétrer à travers tout ce monde; c'était une barrière infranchissable. Aussi, fus-je écrasé, et je tombai avec plusieurs autres. Je suis resté longtemps à terre; je dormis probablement, à moins que je ne fusse évanoui, ce qui est encore possible; lorsque je m'éveillai, j'étais couché sur l'herbe et recouvert d'un immense morceau de toile, que j'eus toutes les misères du monde à soulever.

—Voilà qui explique pourquoi je ne t'ai pas vu d'abord, reprit alors Ernest, et comment je n'ai vu ton par-dessus que la seconde fois.

Cependant, l'aube blanchissait déjà le faite des maisons.

—Je crois, dit Ernest, qu'il serait presque temps que nous nous retirions, n'est-ce pas ?

—Je crois que tu as raison, fit Pierre.

—Ne manquez pas de revenir, dit Julie à Ernest.

—Merci bien, mademoiselle, répondit celui-ci; soyez convaincue que j'userai, et même que j'abuserai de votre permission.

—Tant que vous voudrez, dit Julie.

Et les deux amis se retirèrent.

IX

DEUX COQUINS.

Le lecteur, au milieu de tout ce tumulte, a peut-être oublié M. Puivert, l'homme d'affaires de M. Darcy; nous le rappellerons à sa mémoire.

On se rappelle que l'honorable fermier de Sainte-Anne, avait un rendez-vous pour le lendemain, avec Edmond Narceau.

Il croyait faire avec lui une magnifique spéculation, une affaire d'or.

Aussi, quoique fatigué de la veille (c'était lui qui avait entraîné Pierre loin des demoiselles Darcy) à neuf heures et demie, on eût pu le voir donnant un dernier coup de brosse à son habit, et se regardant d'une manière satisfaisante dans une mauvaise glace placée dans une petite chambre de l'hôtel Rasco sur la rue St-Paul, où il logeait habituellement lorsqu'il venait à Montréal.

Nous le trouvons donc prêt à sortir. Hâtons-nous, et précédonz-le de quelques minutes dans le bureau du broker Narceau, situé sur la rue Notre-Dame.

Edmond n'avait pas perdu de temps depuis qu'il avait si merveilleusement excité l'avarice de Puivert.

A peine débarqué à Montréal, il avait fait venir un de ces hommes, qui ne vivent que pour faire de mauvais coups, et qui ne reçoivent de salaire que celui de leurs forfaits.

Cet homme, dont se sert Edmond, se nomme Victor Dupuis.

En attendant le fermier, faisons la description de ces deux personnages.

Le lecteur connaît déjà Edmond. Il avait une figure très-vive et énergique, un grand front découvert, qui laissait apercevoir une légère cicatrice;